

en un an plus qu'en dix, et avec 10 000 thalers plus qu'avec 100 000. » L'organisation de ce collège était vaste et puissante comme toutes les créations scientifiques de Leibniz. Ce n'était pas simplement un conseil supérieur de l'instruction publique, comme en France : il centralisait les attributions et il allait jusqu'à lui donner la haute main sur l'enseignement tout entier ; il l'enrichissait de privilèges considérables sur le papier, les livres, les imprimeries, les pharmacies ; ce devait être aussi une sorte de ministère du commerce international, en même temps que des mines, des sels et des produits alimentaires ; l'hygiène et la médecine en dépendaient. Leibniz avait compris pour la Russie la nécessité d'une centralisation scientifique très-forte, à cause de l'étendue et de la distance à regagner en peu d'années.

Dans un autre document de 1712, rédigé pour le czar et remis par Schleiniz à Greifswald, il ajoute : « Cela posé, il sera bon de penser au plus tôt à préparer les choses, c'est-à-dire à former un plan bien lié et puis à songer aux moyens propres à l'exécuter, c'est-à-dire tant aux personnes, choses et actions dont on aura besoin, qu'aux dépenses qu'il conviendra de faire. » Et, dans un autre projet du même jour, il ajoute : « Pour mieux réussir dans un si beau et si grand dessein, il serait peut-être à propos que Sa Majesté établît une espèce de conseil particulier, dont l'objet fût en général le soin d'introduire, d'augmenter et de faire fleurir toutes les bonnes connaissances dans son empire. De ce conseil dépendraient les académies et les sociétés savantes, les écoles, les imprimeries et librairies, le soin des langues avec les truchemans, l'histoire et la géographie tant internes qu'externes, l'instruction des artisans, marins, jardiniers, chimistes et autres ; puis la correspondance avec les étrangers sur les lettres et les sciences, les gazettes et almanachs, l'importation et la censure des livres, la formation des bibliothèques et cabinets de raretés, les observatoires et laboratoires, et quantité d'autres matières qu'il serait trop long de spécifier et où l'on se peut rapporter, en partie, à l'exemple d'autres sociétés savantes ou académies des sciences et arts (1). »

La série de nos manuscrits se termine par celui de 1716, rédigé peu de temps avant sa mort, et relatif à la fondation de neuf collèges son ministères, au premier rang desquels figure celui de l'instruction publique. Partout la même pensée se révèle, celle d'une organisation centrale, et de toutes pièces, de l'enseignement universitaire dans ce vaste empire. Leibniz se montre ici sous son vrai jour, comme un conquérant scientifique au service d'un conquérant législateur.

Si la Russie n'a point possédé Leibniz, le commerce de ces deux hommes est instructif et leur amitié fut féconde. Leibniz, comme Voltaire, eut sa passion pour Pierre le Grand, et tout ce que nous avons cité de ses lettres prouve qu'il sut inspirer au czar un attachement durable. C'est ainsi qu'un rapprochement naît sous ma plume, et que je ne résiste pas en terminant au plaisir de les comparer l'un à l'autre.

Parallèle étrange à première vue, que celui qui a pour objet un suzerain et un souverain, bien qu'il s'agisse d'un souverain qui, suivant le beau mot de Fontenelle, « s'était accoutumé depuis longtemps à être homme ». Et d'ailleurs ce n'est pas le rang, mais le génie que l'on compare. De ce point de vue, s'il y a des différences dont il faut tenir compte, les traits de

similitude abondent, et je ne parle pas des plus faciles : que tous deux, par exemple, nommés membres de l'Académie des sciences, ont eu ce rare bonheur d'être loués par Fontenelle ; ou bien encore que, si l'on en croit une généalogie de Leibniz retrouvée par Pertz et publiée par Guhrauer, tous deux étaient Slaves, Pierre par sa naissance et Leibniz par ses origines (1). Non, j'entends parler de ressemblances plus sûres et plus profondes.

Pierre le Grand s'est formé seul et par lui-même, comme Leibniz. Rappelons-nous le jeune étudiant de Leipzig étonnant ses maîtres et ses camarades, auxquels il faisait l'effet d'un prodige : *pro monstro erat* ; dévorant ses livres et méditant au Rosenthal. C'était son chantier de Saardam. Il ne ressemble à rien de ce qu'on avait vu jusqu'alors dans les sciences. Il les traite librement, familièrement ; jamais on ne fut moins esclave de la routine et des vieilles méthodes. Pierre-Alexis traite ses peuples comme Leibniz fait des sciences. Génie indépendant et même un peu sauvage, il veut voir le monde pour apprendre, et il acquiert la pratique de quatorze métiers. Que fait notre jeune philosophe ? « Je ne pouvais, dit-il, supporter cette maxime bourgeoise qu'on vous fixe comme avec un clou à une certaine place : je tournai ma pensée vers les voyages, ces premières expériences de la jeunesse. » Ils ont de bonne heure le goût des réformes, et, pour s'y préparer, ils s'exercent à manier les objets de ces réformes : l'un les sciences et les premiers principes, qui sont les instruments de ses belles découvertes ; l'autre la marine et les arts, qui lui sont nécessaires pour l'éducation de ses peuples. Enfin le souci des petits, des humbles et des faibles leur est commun. Seulement Leibniz transporte cet amour dans les sciences, et Pierre dans le gouvernement. Il n'y a pas jusqu'à ce que je ne sais quoi d'énorme dans les desseins qui ne soit une ressemblance de plus : l'un parvenant à former un puissant empire avec des lambeaux de peuples mal instruits, et apprenant à vaincre Charles XII à force d'être battu ; l'autre réussissant par l'heureuse audace de ses méthodes à faire des découvertes, à dépasser Bacon, à égaler Newton sur son propre terrain. Ils finissent par exceller, l'un, suivant la forte image de Leibniz, « dans l'art de cultiver de grandes nations » ; l'autre dans la science non moins difficile de mener de front toutes les connaissances humaines. Pour achever le parallèle, tous deux sont précurseurs et tous deux sont conquérants. On ne niera certes pas que Leibniz ne soit un précurseur dans les sciences, mais on s'étonnera qu'il soit conquérant ; et, de même, nul ne doute que Pierre soit un conquérant ; mais on se demandera pourquoi et comment il est un précurseur ! Pierre le Grand fut un précurseur qui montra à la Russie les chemins de la mer Noire et de l'Inde, qui la tira des cavernes de l'ignorance pour l'appeler à la vie, à la culture de l'esprit, qui lui révéla ses destinées. Et Leibniz fut à sa manière un conquérant qui sut dompter, organiser, centraliser les sciences et les faire servir aux usages de la vie. « De plusieurs Hercule, dit Fontenelle, l'antiquité n'en a fait qu'un, et du seul M. Leibniz nous ferons plusieurs savants ! »

A. FOUCHER DE CAREIL.

(1) *Leibnitiorum nomen slawonicum : familia ex Polonia oriunda.* (Voyez Guhrauer.)

## LA THÉORIE DES RACES

À propos du livre de M. Albert Dumont sur le Balkan et l'Adriatique (1).

Pour faire connaître le programme que s'est tracé, le but que s'est proposé M. Albert Dumont en écrivant, après tant d'autres, un voyage en Orient, nous ne pouvons mieux faire que de citer quelques lignes de sa courte préface. Rien ne saurait mieux mettre le lecteur en mesure d'apprécier l'intérêt de sa tentative, l'originalité de sa méthode et de son œuvre :

« Je réunis en un volume des études qui ont paru récemment dans la *Revue des deux mondes*. J'ai cherché à y peindre la vie orientale, surtout celle des campagnes et des villes de province, les nuances du sentiment et de la pensée chez des peuples qui nous ressemblent si peu. Il importerait certes d'être attentif aux moindres détails extérieurs; mais ces formes sensibles à tous, — j'espère ne l'avoir jamais oublié, — ne sont que l'expression du caractère : c'est le caractère même qu'il faut analyser et comprendre.

» Quatre races habitent la péninsule du Balkan : les Turcs, les Albanais, les Slaves et les Grecs. J'ai décrit l'état moral et politique de chacune d'elles; j'ai voulu voir ensuite si, dans ce mélange de facultés si variées, il n'en est pas un certain nombre qu'il soit possible de définir, de classer, de subordonner les unes aux autres pour les expliquer; comment les faiblesses et les imperfections de ces races sont dans un rapport étroit avec leurs qualités. Cette longue enquête a fait un des principaux intérêts des huit années de voyage que j'ai passées en Turquie. J'ai lu, en même temps, ce qu'on avait écrit sur le sujet. Après ce qui avait été dit, il m'a paru qu'il restait beaucoup à dire. Je crois qu'en général on a trop négligé l'étude des mœurs, des sentiments, des idées. En considérant chaque peuple séparément, on s'est exposé à n'en juger aucun avec équité; en refusant de consulter le passé, on a mal vu le présent.

» L'historien est un voyageur qui, passant de siècle en siècle, s'assied au foyer des hôtes les plus divers, écoute leurs discours, partage leurs sentiments, éprouve leurs passions, se pénètre de leurs idées et quitte parfois sa propre nature pour prendre la leur. Le voyageur est un historien qui, de pays en pays, s'enchantant de la variété de spectacles toujours nouveaux, et cherche à comprendre les mille formes de la vie morale. Il n'y a pas de plaisir plus charmant que l'analyse, il n'y a pas de méthode plus féconde; mais la loi de la science nous impose de ne considérer le particulier que pour remonter au général. Dans ces êtres collectifs qui forment les sociétés, tout est harmonie, puisque tout est vivant. Les détails n'ont de prix que s'ils trouvent une place naturelle dans cet ensemble qu'ils permettent de reconstituer et qui cependant les explique seul. »

Vous voilà donc averti; vous auriez tort de rien chercher ici qui rappelle, même de loin, ces récits de voyage où la personne du narrateur, ses aventures, ses impressions, ses sentiments, jouent le rôle principal. Ce serait s'exposer à manquer de justice que de prétendre comparer M. Dumont au dernier voyageur qui se soit fait lire du public français, à M. de Beauvoir; on lui ferait encore un tort plus grave si l'on

s'avisait de le mettre en parallèle avec l'inimitable Jacquemont, avec ces lettres où l'on ne sait ce qu'il convient d'admirer davantage, la rare pénétration de l'observateur, l'esprit et le talent du conteur, le caractère même de l'homme et les merveilleuses qualités qu'il déploie pour accomplir, avec de si faibles moyens, une si grande entreprise; enfin, son sang-froid dans le péril, sa gaieté dans la souffrance, son calme stoïque en face de la mort. M. Dumont a beaucoup et très-bien voyagé; quoiqu'il n'ait point fait le tour du monde comme M. de Beauvoir, ni, comme Jacquemont, gravi l'Himalaya, forcé la frontière chinoise et apprivoisé le féroce et dédaignant Runjet-Sing, ses courses à travers la Turquie d'Europe n'ont point été sans quelque hardiesse et sans beaucoup de fatigues. Les rives marécageuses de la Bouïna et de l'Achéloüs, du Vardar et de la Maritza, ont, comme les jungles de l'Inde et la meurtrière île de Salsotte, leurs miasmes paludéens et leurs flèvres perniciosuses. Certaines parties de la péninsule du Balkan, que les chemins de fer s'apprentent à traverser, étaient encore pour les géographes, il y a trois ou quatre ans, une véritable *terra incognita* qui, sur les cartes dressées avec quelque soin, figurait en blanc. Il est tel canton montagneux, soumis de nom seulement à l'autorité centrale et toujours agité par des vendettas et par des guerres avec ses voisins, où vous ne risquez guère moins, en vous hasardant à y pénétrer, que dans l'intérieur de l'Afrique ou dans les hautes vallées qui descendent des plateaux du Thibet : vous vous y mettiez, de la même manière, à la discrétion de la barbarie; vous ne pouviez compter sur aucun secours extérieur, sur aucune protection de police.

Comme explorateur, M. Dumont a donc payé de sa personne et fait ses preuves. Par des recherches dont nous n'avons encore, dans les *Archives des missions scientifiques* (1), qu'une bien rapide analyse, il a contribué à mieux faire connaître une vaste région qui, située en pleine Europe, restait pour ainsi dire à découvrir. Dans ce bataillon sacré des voyageurs savants, que la France ne sait pas honorer et récompenser comme le fait l'Angleterre, il a bien gagné, sinon l'épaulette, tout au moins les galons. Ce n'est pourtant point, à proprement parler, un livre de voyage que *le Balkan et l'Adriatique*. Le titre, au premier abord, pourrait tromper; mais il suffit de parcourir ces pages pour en saisir le véritable caractère : c'est un ouvrage d'histoire qu'a voulu écrire M. Dumont, et c'est à ce point de vue qu'il convient d'étudier et de juger son livre. Aussi bien la forme du journal, que l'auteur a conservée dans le premier chapitre, intitulé *la Mer de Marmara*, disparaît-elle dès le second. Dès lors, plus de trace d'indécision : l'écrivain a pris son parti. Au lieu de nous raconter en détail sa vie et ses aventures, de nous rapporter des conversations et des anecdotes, de faire passer devant nos yeux une rapide succession d'images, de nous fournir enfin des faits particuliers d'où nous dégagerions ensuite nous-mêmes les idées générales et les conclusions qu'elles suggèrent, M. Dumont a préféré entreprendre lui-même ce travail; il n'a considéré ses notes de voyage que comme des matériaux dont nul n'était plus apte que lui-même à faire un habile et fructueux usage. Il nous offre dès lors, sans plus tenir compte des temps ni des distances parcourues, une série de tableaux d'ensemble ou de monogra-

(1) *Le Balkan et l'Adriatique. Les Bulgares et les Albanais. L'administration en Turquie. La vie des campagnes. Le panslavisme et l'hellénisme*, par ALBERT DUMONT. 1 vol. in-8°, Didier et Cie, 1873.

Phies historiques, qui portent les titres suivants : II. *Andrinople. L'administration d'une province turque*. III. *Philippopolis. Le réveil bulgare*. IV. *La Dalmatie et les Slaves du Sud*. V. *Scutari et les Albanais. Les tribus des montagnes et les mœurs de la Grèce héroïque*. VI. *Le pachalik d'Épire, et l'hellénisme en Turquie*.

Non-seulement c'est ici un livre d'histoire, mais l'auteur y a, sinon exposé et développé, du moins appliqué et même clairement indiqué, en plus d'un endroit, toute une philosophie de l'histoire, ou, pour prendre un mot moins ambitieux, une méthode historique qui, nous le savons, occupe depuis longtemps sa pensée. Nous citerons une page où se laissent entrevoir, mieux peut-être que partout ailleurs, l'esprit et la portée de cette méthode :

« Les Albanais ont une foule de superstitions ; Georges de Hahn et M. Hecquard en ont recueilli un grand nombre. Il est difficile pour l'étranger de les étudier ; il faudrait qu'il connût très-bien la langue, qu'on lui parlât avec vérité sur ces sujets qui sont toujours mystérieux, avec précision sur des croyances dont le propre est de rester vagues pour ceux-là mêmes qui en vivent dès l'enfance. L'historien doit aussi se défier de ces rapprochements trop nombreux qu'il établit entre les croyances d'un peuple et celles d'un autre. Il arrive ici ce qui se produit si facilement en philologie : les ressemblances se trouvant trop aisément, on est trop porté à rattacher à une antique origine, à la race qui passe pour mère de toutes les nôtres, des idées nées du hasard, des coutumes qui remontent à quelques années et qui souvent sont isolées dans une tribu. Nous ne saurions oublier non plus que le même état d'esprit, la même imperfection de pensée, font maître, chez des peuples qui n'ont rien reçu les uns des autres, des superstitions semblables. C'est la nature surtout qui frappe ces imaginations très-simples : que de chimères, que de rêves, que de créations irréfléchies le spectacle des choses extérieures, vu par des esprits également enfantins, ne fait-il pas naître, chimères et rêves peu différents de ceux qui se sont imposés à d'autres peuples avec lesquels les Albanais n'ont eu aucune relation ! La science, qui procède par périodes d'enthousiasme, a cherché depuis plusieurs années, non sans exagérer les principes sur lesquels elle s'appuyait, à rattacher les croyances populaires de l'Europe à celles de l'antique race aryenne. Ces grands efforts ont rendu des services, bien qu'ils aient souvent perdu de vue la raison et le bon sens. Le temps d'une seconde période est peut-être venu où l'historien, le philosophe, pénétrant par l'analyse dans l'esprit des peuples primitifs, en définira tous les caractères, marquera ensuite comment le monde extérieur agit sur l'âme, comment cette âme elle-même se développe, comment les sentiments s'y produisent, s'y combattent, s'y modifient, et, par cette connaissance profonde, montrera quelles sont les superstitions qui naissent d'elles-mêmes dans un pareil état d'esprit. Il est bien évident que, dès que les races ou les circonstances ne sont pas très-dissimilaires, l'imagination barbare doit subir les mêmes évolutions (1). C'est par la nature même des caractères, par la jeunesse des esprits plus encore que par des influences lointaines et insaisissables, qu'on peut rendre compte le plus souvent des légendes d'un peuple.

A propos de la compensation pour le meurtre, qui existe chez les Albanais et dans le Monténégro, comme elle a jadis existé dans la société homérique ou chez les Francs et autres barbares destructeurs de l'empire romain, M. Dumont revient sur les mêmes idées et conclut ainsi : « En dehors de tout caractère de race, le même état primitif impose des mœurs souvent semblables. »

Déjà, depuis quelque temps, plus d'une voix s'était élevée de divers côtés pour protester contre l'abus que la science a fait du principe de la race : c'est que l'on a vraiment trop perdu de vue, dans ces dernières années, l'unité de l'espace humaine, l'homme même et ses caractères essentiels, généraux, permanents. On s'est trouvé souvent conduit ainsi à considérer comme l'apanage d'une race tel ou tel trait de mœurs, tel ou tel usage, telle ou telle croyance, qu'une étude plus approfondie, que de récentes découvertes ont permis ensuite de constater chez d'autres races. Alors l'embarras était grand. Pour ne pas renoncer à sa théorie, on était conduit à supposer des rapports imaginaires entre des peuples que tout dans le passé semblait séparer l'un de l'autre ; on prenait avec l'histoire de singulières libertés. C'est même là ce qui commença à éveiller la méfiance ; on se heurtait, dans cette voie, à trop de difficultés ; il fallait recourir à de trop étranges hypothèses. Ces ressemblances que l'on a voulu mettre sur le compte de la race ne comportent-elles pas une explication beaucoup plus simple ? Dans deux sols et deux climats pareils, — s'il en existait qui ne différassent point par quelque côté, — deux pieds d'une même plante, également sains et vigoureux, porteraient en la même saison, quelle que fût la distance qui les séparât, des fleurs, puis des fruits semblables ; il n'en est pas autrement de ce qu'Alfieri appelait « la plante humaine », la *pianta uomo*. Quand deux peuples ont, si l'on peut ainsi parler, le même âge et qu'ils se développent dans des milieux dont la différence n'est pas très-sensible, ils éprouvent, en face de la nature, des impressions analogues qui se traduisent par des expressions, des croyances, des formes d'art, des usages, des institutions dont la ressemblance est frappante. Pour prendre des exemples, le régime de la tribu ou du clan, comme on voudra l'appeler, la composition pour le meurtre, l'habitude d'acheter aux parents ou d'enlever par la force les filles que l'on veut épouser, tout cela n'est point particulier à telle ou telle race, mais caractérise un certain état social qui correspond à l'une des périodes, à l'une des phases normales par où doit passer la vie de toute race humaine (1). C'est donc par l'étude de l'âme dans ses moments, dans ses états successifs, que doit débiter l'historien ; il faut qu'il ait adopté ou qu'il se soit fait une psychologie.

Par ce terme, nous entendons d'ailleurs toute autre chose qu'on ne l'a fait jusqu'ici dans l'école ; il ne s'agit point ici de scinder arbitrairement l'homme, ce tout indivisible, en substance pensante et en substance étendue, ni de prétendre étudier à part les phénomènes dont la substance pensante est le théâtre. Dans cette doctrine, à peine admettait-on,

(1) Dans le texte (p. 340) un accent mis mal à propos sur le mot *ou* rend cette phrase inintelligible. Les fautes d'impression ne sont pas rares dans ce volume, surtout dans les dernières feuilles. Les mots étrangers, ceux qui appartiennent aux langues orientales et aux idiomes slaves, y sont aussi en général transcrits avec quelque négligence.

(1) Dans l'un des plus curieux travaux que contiennent les *Essais sur la mythologie comparée, les traditions et les coutumes*, traduits par nous (Didier, 1873), M. Max Müller a montré comment on trouve chez des peuples qui n'ont aucun rapport de filiation et de parenté certaines superstitions, certains usages bizarres, tels que celui de la *couwade*. (Voy. pp. 323-333.)

comme à regret, que l'homme eût un corps; dans les livres qui en traitaient, à peine accordait-on, par acquit de conscience, quelques pages aux rapports du physique et du moral. De subtils et puissants esprits ont dépensé une singulière force d'analyse à noter ainsi, par l'observation interne, ce qu'ils appelaient les faits de conscience et à décrire un homme qui n'est d'aucun sexe, d'aucun âge, d'aucun pays. A ce degré d'abstraction, il ne reste plus qu'une chose qui puisse faire la matière d'une véritable science, les lois du raisonnement, les catégories de la pensée, en un mot la logique. Ébauchée par Aristote d'une main si ferme et si hardie, cette science, après les travaux de Kant et de ses successeurs, est bien près d'être achevée. En tout cas, ses théories ne suffisent point à l'historien; l'histoire est la science du devenir. Ce qui fait le sujet de ses recherches, ce n'est point cet homme abstrait des cartésiens qui est en dehors du temps, de l'espace, de la vie; c'est l'homme vivant et concret, l'homme de tel siècle et de telle race, soumis à l'action de tel ou tel climat. Plus il est richement déterminé par un ensemble de traits qui le distinguent du reste de l'espèce, plus il prend d'importance et d'intérêt aux yeux de l'historien.

La science que suppose donc, à la fois comme son point de départ et comme son but suprême, toute recherche historique, c'est la connaissance de l'homme pris tel qu'il s'offre à nous dans sa complexe et mystérieuse unité, en relations étroites avec la nature qui l'enveloppe, le nourrit et le modifie; passant enfin, comme tous les autres êtres organisés, par une série d'états qui le conduisent de l'enfance à la maturité et, selon toute apparence, à une vieillesse, à une mort qui finiront par atteindre l'espèce, comme elles ne cessent d'atteindre les individus. Chez les plus anciens historiens, honneur de la Grèce, chez ceux qui tentèrent ainsi les premiers de choisir, dans la multiplicité indéfinie des êtres et des phénomènes, les hommes et les faits dont le souvenir méritait d'être conservé, cette théorie ne pouvait être encore que le résultat de leur expérience et de leurs réflexions personnelles, quelque chose de bien incertain et de bien borné. A mesure que les faits observés et décrits s'accumulent en plus grand nombre et que s'étend le champ de la recherche, cette théorie de la vie de notre espèce sort peu à peu du vague, s'esquisse et se dégage, par parties tout au moins. Hippocrate, Aristote, observent et marquent déjà l'influence des climats. Thucydide explique ce qu'était la Grèce homérique par ce qu'est encore de son temps la Grèce occidentale, celle des Éoliens et des Acarnaniens; il devine, il devance ainsi cette théorie des arrêts de développement dont les sciences naturelles font aujourd'hui un si fréquent et si profitable usage. L'idée de comparer les phases parcourues par l'espèce à celles que traverse l'individu vient plus tard. Vico, Herder, Auguste Comte, cherchent à noter les lois qui régissent la marche des sociétés humaines, la succession des croyances et des formes sociales. Aucun de ces systèmes n'a encore réussi à s'imposer comme une science faite, dont il ne resterait plus qu'à remplir les cadres et à multiplier les applications; mais il s'en dégage, dès maintenant, comme une inspiration commune, l'habitude d'employer, au moins à titre provisoire, certaines classifications, certaines formules, l'instinct et le désir d'une méthode qui subordonne à des lois l'apparente anarchie des phénomènes. Ces lois ordonnatrices, seules intelligibles au milieu de cette vaste confusion des

choses, ceux-ci, comme Bossuet, les demandent à un dessein de la Providence dans le secret duquel ils se croient; ils rattachent toute l'histoire de l'humanité à celle d'un peuple élu de Dieu, au grand drame de la Passion et à la diffusion de la vérité chrétienne. Ceux-là cherchent ces lois surtout dans les énergies profondes et latentes des différentes races. D'autres voient partout l'action des milieux et négligent toute autre cause. La vraie méthode, qu'il est plus facile de pressentir que de pratiquer, éviterait toute préoccupation exclusive; se fondant sur le principe de l'unité de l'espèce, c'est dans une histoire naturelle de l'homme, étudiée sous les climats les plus divers et à tous les âges de sa vie, qu'elle chercherait le sens et la clef de toutes les histoires particulières. Historiens qui, pourvus de tous les instruments de la science et portés sur les ailes de l'imagination, voyagent chez les peuples éteints et dans les cités détruites; voyageurs qui, rompus à la pratique de l'observation, visitent les sociétés étranges et les peuples restés barbares, tous concourent à réunir les matériaux de ce qui pourra s'appeler enfin la philosophie de l'histoire. Cette philosophie, M. Dumont essayera-t-il de l'écrire? Après tant de monographies érudites qui lui ont déjà fait un nom dans la science, abordera-t-il ce travail d'ensemble qui pourrait mettre son auteur hors pair? Nous l'ignorons; ce qui est certain, c'est qu'il paraît avoir réfléchi sérieusement à ces questions; c'est qu'il a une idée nette du problème et de ses données, de la méthode à suivre pour le résoudre.

M. Albert Dumont a raison de dire que l'on a fait, dans ces dernières années, un singulier abus de la théorie des races; c'est surtout quand il s'agit de croyances et d'institutions que l'on devrait y regarder à deux fois avant de la faire intervenir. Qu'est-ce, en effet, que la race? Une certaine manière d'être, lentement créée par l'action persistante des circonstances et du milieu, un groupe d'instincts secondaires devenus, par l'hérédité, communs à tout un groupe d'individus et de familles. Or, pour enfoncer, pour enraciner ces habitudes et ces instincts, pour imprimer à tout l'homme des caractères physiques et moraux qui se transmettent avec le sang, il faut une longue suite d'années. Mais le temps ne suffit pas; il faut, de plus, l'action continue et pénétrante de croyances et d'institutions qui rapprochent sans cesse les hommes, qui les fassent vivre ensemble sous une même discipline, de l'enfance à la vieillesse, qui les réunissent dans des émotions communes et les imprègnent des mêmes sentiments. Pour façonner les âmes et les couler, si l'on peut ainsi dire, dans un même moule dont la marque devienne, de génération en génération, plus ferme et plus arrêtée, il n'est point de force plus puissante qu'une éducation nationale. Plus donc on remonte vers les origines, vers ces obscures et lointaines époques, où tout commence, moins il y a de chances pour que la race soit déjà créée. D'abord, les siècles ont eu, pour faire leur ouvrage, moins d'heures longuement accumulées; puis la vie nomade ou sauvage, avec sa mobilité, sa dispersion, son décousu, ne comporte pas d'institutions qui mêlent les hommes et les mettent en contact, et qui les frappent tous de la même empreinte, comme le balancier fait les rondelles d'or ou d'argent que lui jette la main de l'ouvrier. Tout y est dans une instabilité perpétuelle; d'une génération à l'autre, tout y finit, tout y recommence; rien ne s'établit et ne se fixe; rien ne dure, pas même la

langue (1). La race, parlez-nous-en pour les peuples qui ont eu une longue vie historique, pour ceux que d'originales et fortes croyances, que de dures épreuves, que d'héroïques efforts pour lutter contre l'étranger, une civilisation bien des fois séculaire et un grand travail intellectuel ont comme affinés au creuset et fondus en un lingot de métal homogène et pur, sans pailles ni scories ! Parlez-nous de race à propos des Juifs ou des Grecs, des Hindous ou des Chinois ; nous saurons alors ce que vous voulez dire ! Avez-vous à faire comprendre le génie de ces nations et le rôle qu'elles ont joué ou qu'elles jouent dans le monde, vous serez en droit d'expliquer, dans une large mesure, le présent par le passé, par les traits plus marqués de siècle en siècle que l'hérédité a gravés dans l'âme de ces peuples. Il s'est formé de cette manière, sous des influences qui se sont perpétuées et ont agi dans le même sens pendant des siècles, ce que l'on appelle, en zoologie et en botanique, une variété ; ce type secondaire est devenu assez stable pour survivre ensuite à la disparition des circonstances qui l'ont créé, pour ne s'altérer et ne se dénaturer qu'avec une extrême lenteur, même dans un milieu nouveau et après de nombreux croisements. Cet élément de la race, il faut donc en tenir grand compte quand on écrit l'histoire du monde civilisé, de la société antique ou des sociétés modernes ; mais s'agit-il de tribus barbares qui vivent clair-semées sur un vaste territoire, et où le lien est si lâche entre les individus, les familles et les groupes, qu'il se dénoue sans cesse : alors n'est-ce point ailleurs qu'il faut chercher le secret des ressemblances et des différences qui rapprochent ou séparent l'une de l'autre telle ou telle de ces tribus ? Dans ce cas, les lois générales qui président à la croissance de l'homme, les circonstances et les milieux qui agissent sur lui avec une force dont la direction et le jeu ne sont plus un mystère pour la science, voilà surtout ce qui doit fournir à l'historien les solutions qu'il poursuit. A propos de sauvages dont le passé se perd dans une nuit sans conscience et sans mémoire, à propos de ces états rudimentaires et de ces croyances primitives, insister sur la race et sur ses caractères propres, c'est vous engager dans une voie dangereuse. Vous aurez compliqué le problème au lieu de le simplifier, et, pour vous tirer d'affaire, vous irez multipliant les hypothèses, supposant démontré ce qui n'est même pas probable, perdant de vue les faits et mettant vos imaginations à la place de la réalité.

Ce qui nous suggère surtout ces observations, ce sont les pages que M. Dumont a consacrées à l'Albanie. Il l'a étudiée sur place ainsi que dans les livres, si remarquables tous trois, surtout le premier, de MM. de Hahn, Reinhold et Hecquard (2). D'après ses notes et ses lectures, il expose et décrit de la manière la plus lucide le régime du clan, avec les mœurs et les institutions qu'il comporte dans un pays de hautes montagnes incultes et d'étroites vallées. Là, les hommes vivent séparés par ces barrières naturelles en petits groupes qui d'ordinaire s'ignorent l'un l'autre, et qui ne se rapprochent

guère que pour se combattre, quand la guerre s'allume à propos d'un pâturage ou d'un champ contesté entre deux tribus. Les rapports avec la société que nous peignent l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont frappants, et l'auteur les signale à chaque pas avec beaucoup de tact et de finesse. Pourquoi les Albanais sont-ils restés, depuis trois mille ans peut-être, dans cet état tout primitif que les Grecs ont si vite dépassé ? pourquoi n'ont-ils pas appris à noter les sons de leur idiome ? pourquoi n'ont-ils pas eu de littérature, tandis que les Grecs, partis du même point, donnaient au monde les poèmes homériques et tout ce qui a suivi ce merveilleux début ? Albanais et Grecs semblent descendre d'une même souche ; le sol et le climat étaient, sinon tout à fait pareils, au moins fort semblables : la seule différence importante, c'est que la configuration de la Grèce, toute creusée de golfes profonds et tout entourée d'îles, mettant partout les flots à la portée de ses habitants et paraissant les convier à se risquer sur cet élément, leur fournissait, pour se visiter les uns les autres et pour explorer le monde, « les routes humides de la mer », *πόντος ὑπὸ κελύφῃ* (4). Cette seule différence suffit-elle à rendre compte de la dissemblance des destinées ? Il y a là un problème qu'il est plus facile de poser que de résoudre.

Sur le caractère grec lui-même, sur ses traits particuliers tels qu'ils se manifestent dans l'antiquité et tels qu'on les trouve encore de nos jours, il y a aussi, dans les chapitres premier et sixième de M. Dumont, des remarques qui témoignent d'un rare sens historique : nous ne croyons pas que personne ait jamais mieux analysé ce que l'on peut appeler l'hellénisme. Pour donner, en finissant, quelque idée de la manière et du style de notre voyageur, ou plutôt de notre historien, nous ne pouvons mieux faire que de citer les pages où, avant de poser la plume, il résume ses observations et son jugement sur la race grecque, son passé, son présent et son avenir :

« Quand l'histoire rencontre une race qui a traversé, sans mourir, les catastrophes les plus graves, qui a résisté à toutes les atteintes, qui conserve, après tant de siècles d'esclavages divers, sa langue aussi vieille qu'Homère, des mœurs et une forme d'esprit que nous retrouvons dans le plus lointain passé, et d'éternelles espérances, le sentiment de respect que nous éprouvons ne doit rien à un enthousiasme facile ; il est justifié par le spectacle si différent que nous offre la vie des autres nations. Le premier mérite des Grecs est de n'avoir pas péri. Comme Israël a vécu parce qu'il possédait au plus haut point l'absolue confiance dans la dignité de ses sentiments religieux, les Grecs ont dû de ne pas mourir à l'estime qu'ils avaient pour leurs qualités intellectuelles, à leur passion pour l'indépendance. Semblables au peuple de Dieu en ce sens qu'ils ont été, comme lui, les maîtres de notre éducation, ils en diffèrent en cela qu'ils sont plus nombreux et qu'ils ont toujours poursuivi des projets de politique terrestre. Ils attendent non pas le Messie, mais la liberté de toute leur race. Ils l'attendent depuis près de dix-huit siècles et l'on voit déjà que tout n'est pas chimère dans ces espérances. Ils savent bien, même quand ils se plaignent de l'Occident, que, vivant des œuvres de leur passé, nous avons fait avec eux un traité d'amitié qui a pour garant de notre part une reconnaissance déjà vieille ; ils savent aussi qu'enthousiastes comme ils le

(1) Voy. à ce sujet les fines et curieuses remarques de M. Max Müller dans ses *Nouvelles leçons sur la science du langage*, 1<sup>re</sup> leçon (trad. Harris et Perrot). M. Müller avait déjà touché à ce sujet dans la première de ses leçons. (Trad. Harris et Perrot, 2<sup>e</sup> edit., 1867, p. 370-371.)

(2) Georges von Hahn, *Albanische Studien*, 1854, in-8°, 3 parties. — Reinhold, *Noctes Pelasgicae*. — Hecquard, *Histoire et description de la haute Albanie*.

(4) Sur le vrai sens du mot *πόντος*, le chemin universel, le chemin qui mène partout où l'on veut aller, voyez Max Müller, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, t. II, p. 33, trad. Harris et Perrot.

sont des choses de l'esprit et du progrès, quelles que soient leurs fautes, ils auront toujours des défenseurs passionnés parmi nous; qu'à l'heure même où nous nous montrons le plus sévères pour eux, nous sommes prêts à répondre encore à leurs vœux les plus ardents, à les réaliser au moins en partie. Comme la disparition des Grecs ne saurait être une hypothèse admissible, que le progrès est en Orient comme partout une nécessité, notre affection ne nous trompe pas.

» L'hellénisme est compromis au nord par le réveil des Slaves, par les défauts de l'Eglise orthodoxe; il a cependant fait depuis cinquante ans de grands progrès: il a été reconnu par l'Europe, qui l'a reçu dans ses conseils en lui donnant un représentant légal, le royaume de Grèce. Il a transporté chez lui l'éducation et les méthodes de l'Occident avec plus d'enthousiasme, il est vrai, que de succès, mais non sans une vue nette que là était pour lui un principe de salut. Il abuse de l'activité politique, mais il s'est donné une des constitutions les plus libérales qui soient en Europe. Il n'est ni à croire ni à souhaiter qu'il prenne jamais tout à fait l'esprit de l'Occident. La force de gouverner de nombreuses nations d'autre race, pour le bien de ces nations mêmes, lui manquera peut-être toujours: en poursuivant la *grande idée*, il attendra des résultats plus modestes et encore heureux. Il a dû beaucoup, lors de la guerre de l'Indépendance, à un peuple qui lui est à tous égards inférieur, à ces Albanais qui ont fourni de si braves soldats à la révolution. Les Epirotes, mélange de Grecs et d'Albanais, ont un esprit moins prompt que les Hellènes purs: leurs défauts mêmes seraient utiles à la Grèce. Les Hellènes des riches colonies, s'ils prenaient part au gouvernement du royaume, lui prêteraient le secours de leur expérience, de leur talent, de leur esprit de suite, de leur connaissance pratique des affaires; ce sont là les souhaits les plus ardents que doive former l'hellénisme. Des mille moyens que les politiques d'Athènes imaginèrent pour les réaliser, le plus simple, celui qui ne demande l'aide de personne, serait de donner enfin à la monarchie une administration sérieuse, de développer la richesse publique, d'assurer ainsi aux Grecs un principe d'influence qui leur a toujours manqué, de créer en même temps dans ce pays un parti qui s'opposât de toutes ses forces à ces changements perpétuels où ce peuple s'épuise, où l'esprit de la nation compromet ses plus sérieuses qualités. »

G. PERROT.

## L'INSURRECTION DE CUBA

*Tant va la cruche à l'eau, dit le proverbe, qu'à la fin elle se casse.* Cet adage nous semble assez bien s'appliquer à l'autorité de l'Espagne sur sa malheureuse colonie de Cuba. Voilà plus de trois cents ans que Cuba gémit et plus de cinquante ans qu'elle se débat sous l'étreinte du principe d'autorité. Si victorieux qu'il ait été jusqu'à 1868 et qu'il affiche la prétention d'être encore, il faudra bien qu'il découvre à la fin l'infirmité profonde de toute idée qui n'a point ses racines dans la conscience et dans la justice humaines. Il y a quelque chose à la fois de dérisoire et de tragique à entendre l'Espagne répéter, depuis un demi-siècle, à chaque fois que les infortunés Cubains se soulèvent: « Posez d'abord les armes, et les réformes ensuite vous seront accordées. Nous ne traitons point avec des rebelles; soumettez-vous; c'est le premier, c'est l'unique moyen de s'entendre. » Si ce conseil est parfois écouté, les cours martiales commencent leur office, le sang

ruisselle, les réformes sont renvoyées aux calendes grecques, et la tyrannie est cimentée.

Et voilà, comme nous le disons, plus de cinquante ans que cela dure! La première révolte de Cuba eut lieu contre Joseph, sous le drapeau de la fidélité aux Bourbons. Mais au fond, l'attachement à la maison d'Espagne n'avait aucune part à l'affaire. La mère patrie était vaincue chez elle; les Cubains espéraient en profiter, voilà tout. Les Bourbons ne s'y sont point trompés, et, réinstallés en Espagne, ils ont fait peser un joug de fer sur Cuba. Du reste, il faut le dire: le tort en est bien moins à eux qu'à l'Espagne tout entière; c'est la nation espagnole, le génie castillan, les préjugés castillans, l'aveuglement et l'orgueil castillans, qui ont fait, au plein sixième siècle, cette étrange gageure de tenir un coin du monde sous le régime de Charles-Quint, de dénier tous droits politiques à une population de 1500 000 âmes. La chute d'Isabelle n'a rien ou presque rien changé, dans ses rapports avec les colonies, aux vieux errements de la mère patrie; M. Zorilla lui-même n'a pas agi autrement, envers elles, que les ministres de la reine, et si les Cubains ont fait de la révolution de septembre le signal d'un nouveau soulèvement, c'est qu'ils ne voyaient point dans les événements de Madrid l'espérance de s'affranchir autrement que par la force. Ils ont pensé que la puissance de compression qui les maintenait en serait diminuée, voilà tout. Mais ils avaient une trop longue expérience de leurs maîtres pour se flatter qu'un rayon de lumière, en matière de gouvernement colonial, pût pénétrer dans leur esprit.

Et, en effet, l'insurrection grandissant depuis cinq ans n'a pas encore réussi à dessiller les yeux de l'Espagne, à l'amener à résipiscence, à lui faire comprendre que les conditions de sa souveraineté ont dû changer et ont changé depuis Philippe II. C'est un exemple de ce que peut laisser d'obscurité dans l'esprit d'un peuple, grand et noble d'ailleurs, le règne prolongé de l'erreur sur les premiers principes de morale et de philosophie.

Le régime et plus encore les pratiques administratives auxquels sont soumis les derniers lambeaux de l'empire des Indes occidentales, forment comme une tache noire, ou, pour mieux dire, une tache rouge de sang au milieu de la carte du monde civilisé. La peine de mort, si chère aux Espagnols, y sert sans cesse de corollaire aux abus, et l'opinion que les colonies n'existent que pour l'intérêt de la mère patrie, sans aucune réserve d'humanité et de justice, nous était exprimée à nous-même par un des capitaines généraux de l'île de Cuba, il n'y a guère plus de vingt ans. Longtemps après, en 1865, M. Ernest Duviergier de Hauraune trouvait cette même opinion en pleine vigueur chez les administrateurs de la colonie, et dans une vive esquisse, publiée par la *Revue des deux mondes*, il pouvait dire, en restant dans la plus stricte vérité:

« Le gouvernement colonial, c'est-à-dire le capitaine général de l'île, réunit dans ses mains toutes les attributions et tous les pouvoirs. Ce gouvernement est un modèle de centralisation administrative bien plus parfait que celui des pachas de Turquie. Du reste, le système est fort commode: le gouvernement lève les impôts et laisse le reste à la nature. Sa seule affaire est de battre monnaie et de tenir dans la soumission la *siempre fiel isla de Cuba*. Les fonctionnaires sont les sangsues altérées qui, des marais stagnants de la mère patrie, viennent se repaître d'un sang